

Ania Carmel

---

Les Agneaux

*roman*



*camPoche*

« Les Agneaux »  
a paru en édition originale en 1992  
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

« Les Agneaux »,  
cent soixante-cinquième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le treizième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,  
Huguette Pfander, Daniela Spring et Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages: Bernard Campiche  
Photographie de couverture: Marcel Schüpbach,  
une image de son film, réalisé en 1996, « Les Agneaux »,  
avec Julie Maraval et Alexis Tomassian  
Photogravure: Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure: Imprimerie Clausen & Bosse, Leck  
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-165-0  
Tous droits réservés  
© 2006 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)



N OUS SOMMES trois dans le salon.

Celui qui gesticule, qui crie et s'énerve : notre père, et nous ses pions.

Nous présenter n'a pas de sens. Ce que nous pensons, il s'en fiche, ce que nous devons faire, il le dicte :

— Ton droit ! et ton jeu de jambes, nom de Dieu !

Nous détestons les mots grossiers, parce que lui les aime.

— Mais défends-toi, tu ne vas pas te laisser battre par une fille.

Les pions ont un sexe. Masculin pour mon frère aîné et féminin pour moi.

Notre père est un cadeau que la Providence nous octroya par erreur. Nous, nous sommes le résultat d'une faute de calcul dans le cycle menstruel de notre mère.

— Ton jeu de jambes, crétin !

Le salon est étroit. Les fauteuils, le divan ont été entassés dans un coin, les rideaux tirés, la lampe allumée, le ring est imaginativement délimité : deux mètres sur deux.

Nous nous donnons des coups de poing.

Il crie :

— Plus fort !  
C'est un jeu, nous dit-il.  
Nous cognons plus juste.  
Il s'excite.  
— C'est ça, bravo, continuez.  
Nous obéissons.  
— Encore plus fort. Allons, du nerf !  
Il est assis et se soulève à chaque bon conseil  
qu'il nous prodigue.  
Nous sommes debout, face à face, les yeux  
révulsés.  
Nous arrêtons de nous battre.  
— Mais qu'est-ce qui vous prend ?  
— C'est fini.  
Il n'a pas compris et croit que nous reprendrons  
le jeu après une brève pause. Il nous bichonne, un  
linge pour chaque athlète. Il veut nous masser les  
jambes, nous refusons.  
Il sonne la reprise du combat avec une spatule et  
une casserole.  
Nous ne réagissons pas.  
Il nous encourage.  
— Allez, finie, la sieste !  
Nous ne bougeons pas.  
Il s'énerve, nous gifle. Sa claque n'a plus de  
puissance, elle s'est usée sur l'habitude.  
Nous déposons nos linges. Jamais plus nous  
n'obéirons. Les pions sont morts.

**L**E CARACTÈRE des pions est décapité, reste les corps. Nous avons quinze et quatorze ans, des dents qui savent mordre, mais qu'on aimerait utiliser comme bijoux lorsqu'on sourit. Seulement, on ne sait pas sourire. Pas encore. Notre nouveau caractère doit nous l'apprendre. Nous savons compter, lire et écrire. Nous sommes beaux et bruyants, nous deviendrons silencieux. Nous deviendrons ce qu'on ne nous apprend pas et nous désapprendrons ce qu'on nous a enseigné.

La violence nous connaît. Et des larmes, nous n'aimions que le sel. Tout ça se raconte à l'imparfait. Comme nos prénoms, d'ailleurs. Pour les oublier, nous nous les récitons jusqu'à ce qu'ils ne ressemblent plus qu'à n'importe quel autre mot.

— Êtes-vous devenus fous ?

Elle est entrée sans frapper. Notre mère.

Notre chambre nous protège du froid, ses murs du regard, et sa porte nous trahit.

Nous ne lui répondons pas. Elle refuserait de comprendre.

Elle n'a jamais osé se rebeller, faire ses valises et nous emmener.

Elle est un pion sans futur.

— Nous avons fini. Ne t'inquiète pas.

D'elle, nous savons que l'amour existe. Elle en rêve si fort qu'on y croit et sa vie est une erreur dont elle se console en nous regardant grandir.

Nous l'aimons pour tout ce qu'elle sait donner d'un geste et la détestons de ne pas divorcer.

Un jour, nous lui ferons ses valises et nous l'em mènerons.

— **V**ENEZ MANGER.  
Nous suivons notre mère.  
Le repas est simple, notre père silencieux. C'est pire que les injures, c'est inquiétant.  
— Vous n'aimez pas vos prénoms ?  
Il nous a entendus.  
— Ou vous les aimez trop ?  
Il nous cherche querelle.  
— Allez-vous répondre, nom de Dieu ?  
— Nous n'avons plus de prénoms.  
— Ah oui !... Et comment donc vous appelez-vous désormais : « Mes agneaux chéris » ?  
Il rit de son humour.  
— Vous avez raison, vos prénoms étaient trop beaux pour vous.  
Nous nous taisons.  
Notre mère a peur. Elle connaît ces scènes, qui commencent par un rire sec, suivies d'une cuillerée de soupe.  
Notre père fait du bruit en mangeant. De plus en plus de bruit, signe d'énervement. La scène est quotidienne, il n'y a que les mouches et les voisins qui ne s'y habituent pas. Surtout les voisins du dessus, du dessous et du même palier ! Les murs n'ont aucune discrétion.



Il a fini sa soupe.

Il nous arrache lentement le pain des mains.

— Ça aussi, c'est trop beau pour vous. Et puisque vous reniez ce qu'on vous a donné, je vais vous aider à vous en débarrasser.

Il se lève et nous invite à le suivre dans notre chambre.

Une heure plus tard, notre chambre est vide. Il a tout jeté par la fenêtre.

N OUS DORMONS à même le sol, en compagnie d'une araignée et de quelques moustiques. Nous sommes côte à côte, nos lits ne sont plus là pour nous chauffer et nous séparer. Nous découvrons la chaleur de l'autre. C'est doux de sentir son corps au contact d'un autre corps. Nous sommes si proches que nos pensées s'écrasent dans le néant. Nous ne sentons plus la dureté du sol, nous oublions que la moquette est poussiéreuse.

La nuit nous appartient. Toute noire, sans étoiles, son ciel est entré dans notre chambre. Notre père a dévissé la poire de la lampe et l'a mise dans sa poche. Il n'y a donc plus de frontière entre nous et l'immensité du dehors. Pas l'ombre d'un rideau, il les a arrachés d'un seul mouvement.

Nous sommes libres. Nous ne nous parlons pas. Les mots détruisent le bonheur lorsqu'ils tentent de l'exprimer. Et ce qui devait être notre punition est un éden fermé à clé de l'extérieur. Cette porte ne nous trahira plus désormais, sa clé grince au moindre frottement.

C'EST DIMANCHE. Notre père nous ouvre la porte.

— Mettez ceci, on va faire du sport.

Nous acceptons les vêtements qu'il nous lance. Il y a plus d'un mois que nous portons les mêmes habits sales.

Il nous dit :

— Je vous promets que vous allez vous amuser, mes agneaux.

Et il saute sur place pour chauffer ses muscles, tout en battant le vide de ses poings. Depuis qu'il a vu Stallone déguisé en Rocky, il perd du ventre et renfle ses biceps à l'aide de culture physique.

Nous sommes prêts à sortir de la chambre.

— Eh ! où allez-vous ? C'est ici que nous allons transpirer.

Un nouveau poing lancé dans le vide, et il pénètre dans la chambre, ôte son peignoir avec cérémonie et fait craquer ses os. Il est prêt.

— Mes agneaux, je vais vous offrir la possibilité de vous venger du mauvais traitement que je vous ai fait subir ces derniers temps.

— Nous ne voulons pas nous venger.

— Mais bien sûr que si ! Vous rêvez certainement de me tuer, chaque nuit où vous avez froid.

Notre père est grand, un mètre nonante, et ses os solides sont ceux d'un déménageur.

Il nous dit :

— Puisque vous refusez de vous battre l'un contre l'autre, vous accepterez certainement de vous battre l'un avec l'autre contre moi.

Nous nous regardons avec surprise.

— Eh oui, je suis bon prince ! Vous pourrez me taper dessus aussi longtemps que j'le voudrai. Les règles sont simples. Pour vous : tous les coups sont permis, alors que je n'aurai le droit de vous frapper qu'aux fesses avec le plat de la main. Ça vous va ?

— Non.

— Que vous faut-il de plus ?

— Un couteau.

Il se met à rire fortement, à gorge déployée. Puis il se tait brusquement et nous dit :

— On aime le sang, mes agneaux ? Et moi qui croyais que vous ne rêviez pas de vengeance.

Il recommence à rire. Notre proposition lui plaît. Il aime le risque.

La vengeance concerne ceux qui rêvent du passé. Le nôtre n'existe plus et nous n'aimons pas le sang.

— Nous te tuerons pour ne plus devoir jouer avec toi.

Il éclate de rire.

— Ah, ah !... C'est comme ça que je vous aime, mes agneaux.

Il sort de la chambre et revient avec un couteau de poche militaire.

Nous disons :

— Il ne peut pas tuer quelqu'un. Il nous en faut un plus grand.

L'enchère devient risquée. Notre père réfléchit. Il tripote l'élastique de ses cuissettes. Tourne et retourne le couteau, passe son doigt sur le tranchant de la lame. Hésite.

Nous demandons :

— As-tu peur ?

— Moi ? Peur ?

Il rit encore une fois. Moins fort. Puis il ne rit plus.

— Je n'ai peur de rien.

— Alors... donne-nous ton poignard !

— Peut-être...

Nous améliorons les règles du jeu. Nous lui proposons que, si le plus faible d'entre nous se bat avec un poignard, tous les coups seront permis pour lui aussi.

Il accepte.

Notre mère hurle, menace de prévenir la police. Il le lui interdit. Nous aussi. Nous sommes sûrs de notre victoire. Il est certain de nous humilier. Elle, elle est entre nous trois, comme toujours.

— Nous sommes prêts.

Le silence est pénétrant. La fenêtre est ouverte. Nous l'avons voulu ainsi. Notre père se détache sur un fond de ciel clair, encadré par les boiseries. Nous sommes face à lui, face à la fenêtre aussi. Nous nous sommes séparés : l'un à la droite du père, l'autre à sa gauche.

Il remet son beau poignard à l'ancien pion féminin.

— Respecte-le. J'ai dû me battre avec mon sang pour le mériter.

Notre père est un ancien légionnaire. Son poignard, le plus sacré de ses souvenirs.

— Si tu me tues, jette ce poignard dans mon cercueil et si je te le reprends durant le combat, gare à toi ! J'aurai le choix entre te couper une oreille ou la langue.

Puis, sérieusement, le corps plié vers l'avant, les bras et les jambes écartés, juste avant de donner son feu vert, il nous dit :

— Je vous épargnerai peut-être les oreilles et la langue, mais pas une petite balafre sur le bras pour vous rappeler que tout se paie et s'obtient par la force. Au combat, mes agneaux !

C'EST toujours dimanche, trois minutes après le début du jeu.

Notre père est dans le gazon qui entoure notre immeuble, juste à cinq étages sous notre fenêtre, à la recherche de son poignard. Lorsqu'il le tiendra dans la main, nous aurons atteint l'autre rue, celle qui mène au centre du village, près de l'église, où nous nous mêlerons à la foule.

Notre père nous croit naïfs. Accepter sa provocation eût été de l'inconscience. Il est entraîné à se battre et un poignard, si grand soit-il, ne l'effraie pas. Ses hésitations faisaient partie du jeu. Nous n'avions pas la moindre chance de l'égratigner, mais la certitude de le tromper. La fenêtre était ouverte, il a suffi de lancer le poignard et de crier que quelqu'un le ramassait pour qu'il dévale l'escalier sans refermer la porte derrière lui.

Les gens du quartier surnomment notre père Petit Pois, car chez lui tout est dans les muscles et rien dans la tête.

N OUS RENCONTRONS M. le curé.

— Bonjour mes enfants.

Ce mot ne signifie rien. Nous ne sommes les enfants de personne.

Nous répondons poliment :

— Bonjour monsieur le curé.

Il veut nous caresser les cheveux.

Nous reculons. Sa main cherche toujours à nous atteindre. Il ne renonce pas plus à son autorité que nous à notre indépendance.

— Nous n'aimons pas votre geste, monsieur le curé.

Cette résistance l'insulte, mais il n'en montre rien.

— N'ayez crainte, je ne vous veux que du bien. Mon geste est un geste d'amour.

Comment le croire ? Tous les gestes se ressemblent. Notre père aussi nous caresse gentiment les cheveux, puis la nuque qu'il masse de plus en plus puissamment, jusqu'à ce que la peur nous saisisse.

Midi sonne comme la fin d'un round.

M. le curé retire sa main qu'il cache dans la poche de sa veste.

— Je ne vous vois pas souvent à la messe. Pourquoi ?



Son amour s'aigrit, devient reproche.

Notre réponse se fait attendre. M. le curé écrabouille une fourmi pour passer le temps. Puis une deuxième, car nous nous taisons toujours. Ses yeux nous fixent. Trente années d'autorité ecclésiastique les ont délavés de patience.

Lorsque la troisième fourmi meurt, nous nous en allons sans hâte, sans nous retourner pour répondre à ses appels. Nous n'appartenons plus aux prénoms qu'il crie. Nous ne lui appartenons pas. Et la prochaine église que nous visiterons n'aura que Dieu pour nous accueillir.